

# Le Galepin

- BLEU -

n°30 - 1<sup>er</sup> mai 2020

Aragon

## Le roman inachevé



Préface d'Etiemble

*nrf*

Poésie / Gallimard

# **n°30 – Est-ce ainsi que les hommes vivent...**

## **Sommaire**

<b>RUBEN RAFAËL CABALE</b>	
ABSENCES DE DULCINÉES	3
<b>DANIÈLE PERRAULT</b>	
EST-CE AINSI QUE LES FEMMES VIVENT ?	11
<b>SYLVIE VAN PRAËT</b>	
CETTE NUIT-LÀ	13
<b>EDEN YOQTÂN</b>	
DES ÉLECTIONS	16
<b>ROGER WALLET</b>	
PORTRAIT DE MON PÈRE	19
<b>NADINE FOUCHET</b>	
SOIRÉE SURPRISE AUX CHARMETTES	22

ABSENCES DE DULCINÉES



Aranjuez, samedi 27 avril 1985

*« It is here that Don Quijote wept for the absence of Dulcinea »*

*Victoria Kamhi*

VINGT ANS ANS DÉJÀ DEPUIS NOTRE PREMIÈRE PROMENADE, CE MOIS D'AVRIL-LÀ!

Au-delà de la grande porte de fer ouvragé, le soleil de novembre perce à travers le filtre des feuillages mordorés et des jets d'eaux vaporeux. Chacune des grilles est flanquée de deux colonnes couronnées par des corniches ioniques. Le portail est ouvert au public depuis quinze minutes, et seul un promeneur a franchi le seuil du vaste jardin paysager qui longe le Tage où papillonnent des paillettes de lumière dorée.

C'est un homme dans la force de l'âge qui marche d'un pas alerte mais sans précipitation vers les fontaines. Le blouson de toile épaisse et les chaussures de sport semblent adaptés à une promenade matinale. Il s'est arrêté près de la fontaine de Narcisse : aurait-il aperçu un écureuil ou croisé le chemin d'un paon ?

**Aranjuez,  
Îlot des Lumières,  
Tes jardins  
Jasant mille gazouillis,  
Tes charmilles  
Mélent au parfum  
Du magnolia  
Mille et une  
Suites de Scarlatti.**

Vingt ans ans déjà depuis notre première promenade!

Et toujours me reviennent les impressions fortes de cette révélation. Cette entêtante rumeur musicale de notes fraîches, faite du ruissellement des fontaines et des pépiements dans les branches... La sensation aussi de ce coulis d'air rempli d'odeurs printanières... L'intensité de cet impalpable azulejo aux nuances colorées et parfumées d'essences inouïes: tilleuls, frênes, magnolias, pins, érables, charmes et cyprès, mais aussi marronniers d'Inde, lilas du Japon, bananiers, caféiers et liquidambars d'Amérique.

« *Capter les fragrances des magnolias, le chant des oiseaux, et les ruissellements des fontaines* » avait ambitionné le musicien fait Marquis du Jardin pour avoir réussi à communiquer cette magie à la planète entière, à travers un célèbre concerto et ses innombrables adaptations dans tous les genres de musique.

Cependant qu'avait-il pu voir au cours de ses flâneries extatiques sous ces ombrages? Seulement des parcelles d'ombre et de clarté? Imaginait-il ces allées parées de feuillages roux et de reflets cuivrés comme je les vois aujourd'hui, dans leur splendeur automnale, tel un héritage lointain du siècle d'or? Mais il avait, évidemment, perçu cette rumeur qui l'avait poursuivi jusqu'à Paris où elle s'était révélée enfin musicale en plein cœur du quartier latin...

Le Quartier Latin où nous nous sommes rencontrés...

**Avec toi,  
Je remonte le temps,  
Mon amour,  
Jours d'averse, soleil, ou vent;  
Siècles de foi ou de raison:  
Gloire à ceux-là qui en mars avaient prédit  
La liberté au bout de leur fusil:  
Un chant de guérilla  
Ô mutins d'Aranjuez...**

Voilà cette autre fontaine, restaurée aussi après les destructions de la guerre d'indépendance contre les troupes françaises il y a deux siècles ou presque... Les révoltés d'Aranjuez – qu'on célèbre toujours aujourd'hui – avaient juste quelques mois d'avance sur le déclenchement de la guérilla. Malgré, sans doute, nombre d'illusions...

Et puis l'imposante fontaine d'Apollon entourée de cyprès et bordée de fleurs sur laquelle les paillettes de lumière et les perles d'eau ruissent de gradin en gradin et dévalent en cascade comme les notes d'une musique mutine et nostalgique.

*Mon amour  
Sur l'eau des fontaines  
Mon amour  
Où le vent les amène  
Mon amour  
Le soir tombé  
On voit flotter  
Des pétales de roses*

C'est ce que tu chantaïs à Paris quand je t'ai remarquée. Et bien d'autres chants encore appris au quartier latin après ce mois de mai, où tant de révoltes et d'espoirs s'étaient croisés, bousculés et unis. Unis comme nous, à la marge des cercles politiques où l'on se nourrissait des dernières ondes d'un mouvement qui était déjà lointain. Unis pour vingt ans. « *Pour une femme, ici, ça ne fait jamais que le quart d'une vie* » m'as-tu dit à Roissy, en riant au moment de rejoindre l'embarquement.

– Mais au cas où tu ne pourrais...

– N'y compte pas!

En tout cas, personne n'a jamais essayé d'avoir de tes nouvelles en s'adressant à moi.

Tu avais réussi effectivement à débarquer en touriste, avec quelques objets rituels familiaux que tu avais apportés avec toi en France. Je suppose que tu as été capable de déchirer ta fiche jaune tamponnée par la douane dès que tu es arrivée à Ramallah. Pas de sortie possible pour qui n'est jamais entré, ni par Allenby, ni par Ben Gourion. Et quelques nouvelles de loin en loin... En plus de dix ans.

C'est un peu comme si, en partant, tu avais emporté notre jeunesse avec toi : la politique ici a continué à dresser, sur mon chemin, la désillusion et ses moulins géants qui ont fini par me désarçonner. Moi, comme bien d'autres de notre génération.

*Et les murs se gercent*

*Mon amour*

*Au soleil, au vent, à l'averse*

*Et aux années qui vont passant*

*Depuis le matin de mai où sur ce mur*

*Chacun notre tour, nous avons écrit*

*Nos prénoms, un serment pour la vie :*

*De bien étranges choses...*

Voilà, sans doute ce que tu aurais encore pu répondre aux quelques messages que j'ai tenté de te faire parvenir, si tu en avais pris le temps, si tes engagements t'en avaient laissé le loisir... Si tu t'y étais risquée.

Et ce matin, je suis là, effrayant un couple de canards engourdis près de l'étang des Chinois. Nous nous y étions arrêtés un long moment, pour goûter la douceur débonnaire d'un après-midi d'avril lumineux et enchanteur. Quelle paix, après la majesté des cimes enneigées autour de l'imposante Grenade et le charme envoûtant de Cordoue qui nous avaient ensorcelés!

Nous nous passionnions alors pour les manifestes enflammés, les concerts de guitare, le football, le passé de la Méditerranée, le présent de l'Asie et le futur de l'Amérique latine.

« Marquis des Jardins d'Aranjuez », tu étais tombée sur l'information plus tard à Paris. Ça nous avait bien fait rire, et on avait cherché l'histoire de ces deux amoureux d'Aranjuez, unis par la musique durant soixante-quatre ans de vie conjugale! Vrai, ça ne pouvait que piquer notre curiosité... mais j'avoue que cette émouvante longévité sentimentale me touche davantage encore aujourd'hui.

Nous avons aussi pastiché la romance qu'un chanteur français en avait tirée. Je me souviens que tu avais commis un couplet plein d'ironie pour ces altesses et pour la rengaine un peu sirupeuse qui avait relancé la carrière de l'artiste de variétés.

*Aranjuez,  
Parc à la Française;  
Un régal  
D'asperges et de fraises...  
Là deux fleuves  
Mèlent leurs eaux  
Sous l'arc-en-ciel  
D'un printemps espagnol.*

D'un coup, tu avais repris ton sérieux :

– ... Ça te plaît l'arc-en-ciel républicain violet, jaune et rouge du printemps 36? Naïf! Ton couple de musiciens quitte l'Espagne républicaine en juin 1936 et n'y reviendra, pour s'y établir, qu'en septembre 1939, c'est-à-dire après l'assassinat de la République... Le putschiste Francisco Franco ayant annoncé que la guerre était finie. La guerre, mais pas la répression, ni la dictature! Et le fameux concerto est joué pour la première fois en novembre 1940, à Barcelone, capitale de la Catalogne martyrisée!

Je ne m'étais pas résigné sans protester à la chute de mes icônes romantiques :

– Pourtant, on a longtemps interprété l'Adagio du deuxième mouvement comme l'expression de l'affliction du compositeur après la destruction du village de Guernica en avril 1937 par les aviateurs nazis de la Légion Condor...

– Ce n'est pas ce qu'a écrit la muse de ton champion dans la biographie de leur couple qu'elle a fait paraître il y a quelques années. En réalité, c'est bien plus chevaleresque: le génie s'inquiétait pour la fausse-couche qu'elle était en train de subir à l'hôpital. Le bouquin est pourtant sorti dix ans après la mort de Franco.

– Ça présente une certaine noblesse; tu n'es pas sensible à l'amour courtois?

– Tu as trouvé le mot juste « noblesse ». Voilà le fils d'un propriétaire terrien qui reçoit pour aller étudier à Paris une bourse d'un ci-devant Comte de Carthagène, qui compose sur commande du ci-devant Marquis de Bolarque, et finit anobli comme ci-devant Marquis des Jardins d'Aranjuez: un brillant résumé du XX<sup>ème</sup> siècle espagnol! Quant à sa dulcinée, qui a aussi écrit le script des ballets de son légitime et la traduction en plusieurs langues de ses livrets inspirés de Lope de Vega, Cervantès, ou Unamuno, voilà à quoi je me serais plutôt attendue d'une plume comme la sienne:

*Istanbul  
Aux sept collines,  
Topkapi  
Quand le jour décline  
Sur le Bosphore miroitant,  
Et Mont Liban face à la mer,*

Ô Sépharades exilés,  
Je me sens parfois amère.

L'homme marche à présent le long du Tage. À gauche, un bruit froufroute derrière les haies. Pas de vent pourtant, juste un faisan égaré dans les parterres fleuris et qui s'envole lourdement.

Voilà vingt ans, nous étions allés à la maison du laboureur, par curiosité, pour découvrir les horloges. Mais je n'ai plus le goût de mesurer le temps. Là où tu vis, je sais que le temps quotidien n'a plus la même valeur qu'ici : peut-être es-tu toujours arrêtée au même check-point depuis que je suis sorti de mon hôtel ce matin. Ou enfermée derrière une partie de ce haut mur bourré d'électronique qui a remplacé celui de Berlin dans l'indifférence générale de ce qu'on nomme cyniquement « communauté internationale ».

Je n'irai pas non plus revoir l'embarcadère des invraisemblables bateaux royaux. J'ai aperçu peu de cygnes ce matin...

Je peuple ma solitude en rêvassant à notre polémique sur le concerto. Où est-ce que j'en étais tout à l'heure ? Ah oui !

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Sépharades et d'Istanbul ? Quel rapport avec le couple ?...

– Tu es bien le seul à ignorer que Victoria Kamhi Arditti-Rodrigo a vu le jour sur les rives du Bosphore, dans une famille de la grande bourgeoisie de tradition sépharade !

– Les Sépharades ce sont bien ces juifs chassés d'Espagne en 1492 par les rois catholiques et l'Inquisition ?

– C'est une injustice historique que l'Espagne devra bien reconnaître un jour ou l'autre...

– Tu veux mettre dans ton couplet une métaphore de l'injustice faite aux Palestiniens ?

– Allez, avoue que c'est quand même paradoxal pour ce couple d'aller se fourrer en Allemagne en 1936 et d'y rester deux ans comme « réfugiés espagnols » !

– Les Jeux Olympiques ont quand même été organisés à Berlin cette année-là. Rappelle-toi aussi que Rodrigo et Victoria se sont rencontrés à l'École Normale de Musique de Paris dirigée par un certain Alfred Cortot dont ses biographes affirmeront : « *l'Allemagne, pour lui comme pour d'autres artistes, c'est la musique et la culture allemande – un point, c'est tout* ». Ainsi ont-ils expliqué, après 1945, l'attitude jugée collaborationniste de ce pont représentatif de la musique française sous Vichy.

– Vraiment, tu te serais bien entendu avec Victoria, comme tu l'appelles ! Elle a écrit à propos de son propre couple : « *des gens si éloignés de la politique comme nous* »...

– C'est certainement plus compliqué, tu as raison : quand Rodrigo a été invité au printemps 38 pour donner des conférences à Santander, alors en zone franquiste...

– En zone *fasciste* où un an plus tôt leurs alliés nazis avaient rayé Guernica de la carte !

– D'accord ! Les nazis qui gouvernaient la Forêt Noire n'allaient pas leur permettre de retourner en Espagne ailleurs qu'en zone franquiste. Et probablement en exerçant des pressions sur le couple : ils ne vivaient plus que de leurs cours à Fribourg, et Victoria était d'ascendance juive dans

un régime politique où toutes les localités allemandes étaient interdites aux Juifs... D'ailleurs, au retour de Santander, le couple est retourné en France et pas en Allemagne.

– Mais l'été 38, l'Espagne c'est toujours la République, et ton couple modèle ne séjourne que dans la zone fasciste avant son retour à Paris. De plus, Guernica est située pratiquement sur la route qui mène de Santander où le couple passe le mois d'août et San Sebastian où il participe au fameux «dîner inspirateur du concerto» en septembre. Comment avoir pu oublier ce crime contre l'humanité relaté en Angleterre par le Times et le New Herald Tribune, en France par Sud-Ouest, L'Aube, le Figaro et L'Humanité?

– Oui, enfin... la France et la Grande-Bretagne reconnaîtront le régime de Franco dès le 27 février, un mois avant les USA. Qu'a-t-on su de Guernica en Forêt Noire en 37-38? Pouvait-on l'évoquer dans la zone fasciste en 1938? Le guitariste rencontré à San Sebastian et demandeur du concerto n'était-il pas d'ailleurs un ami de Federico Garcia Lorca!

– Rénover la tradition musicale nationale avant tout! C'est aussi ce qu'on a reproché au maître du nouveau tango argentin plus récemment! Moi, je suis reconnaissante à Fairuz d'avoir chanté un hommage à la paix, en pleine guerre du Liban, sur la musique de ce concerto!

– D'où le «*Mont Liban face à la mer*»...

– Écoute donc ses paroles:

*Toi Béryte,  
La mer est ton burin,  
Mon amour,  
Tu grises comme le vin  
Ton odeur,  
Pain et Jasmin,  
Sent le labeur  
Des Hommes qui ouvrent leur cœur.*

J'avais applaudi bruyamment, et un peu lâchement aussi. Connaissant la traduction espagnole, j'attendais l'image-choc de la Mère emportant dans ses bras son enfant ensanglanté. Mais tu te tenais apparemment pour satisfaite de ta démonstration. Pourtant, la fissure entre nous s'est élargie les années suivantes; et tu as fini par aller vivre très loin le quart suivant de ton ardente existence. Très loin de ma médiocrité de professeur d'espagnol nostalgique. Très loin, dans un confetti âprement disputé où les balles avaient remplacé les pierres, puis des humains les bombes! Alors la musique...

Bien sûr, il y a Ramzi, ce jeune musicien qui initie les réfugiés à la pratique musicale après avoir troqué ses pierres pour un violon, et le camp d'Al-Amari pour le conservatoire. Après aussi avoir vu tomber son meilleur ami à ses côtés sous les balles, pendant le soulèvement de 1987. Lui qui dirige aujourd'hui l'Ensemble national de musique arabe de Palestine va-t-il céder un jour à la tentation de tout sacrifier au répertoire national? Et s'attirer tes foudres...

Mais toi, es-tu encore là-bas, et comment fais-tu alors?



Mais, il ne me reste qu'une des portes à franchir pour me retrouver dans la Calle de la Reina. Un petit vent aigre s'est levé, et je me presse de regagner l'hôtel. Une surprise m'y attend avec l'édition d'El Mundo du jour.

Avec gros titre et titraille en première page :

## **MUERE EL LIDER PALESTINO**

*Jueves, 11 de Noviembre de 2004*

*Serà traslado hoy a El Cairo, donde manàna se celebrerà un funeral*

*Muere el lider palestino Yasir Arafat*

*Comienzan a llegar las muestras de condolencia internacionales*

*Yasir Arafat ha muerto a las 2.30 GMT (3.30 horas en Espana) en el hospital Percy de Paris*

L'homme est allé directement vers le coin lecture où étaient disposés les journaux du jour. Il les a parcourus les uns après les autres, assis sur le bord d'un fauteuil, toujours engoncé dans son blouson. Puis, il s'est enfoncé plus confortablement dans le siège et a paru perdu dans ses pensées.

Puis il est ressorti de l'hôtel et n'est revenu qu'une heure après, d'autres journaux à la main. Il en a feuilleté un, debout devant le comptoir, en attendant la clé de sa chambre où il est apparemment remonté.

Le Monde consacre plusieurs pages au séjour d'Arafat en France et à l'aggravation de son état de santé. Là encore, il est question de la soudaineté de cette dégradation. C'est l'édition d'hier soir qui est distribuée aujourd'hui ici. Naturellement, le décès du président palestinien n'est pas annoncé dans cette édition.

La seconde surprise de la journée, c'est un article de toi dans Libération! J'ai relu plusieurs fois ton nom, avec l'impression que les caractères dansaient sous mes yeux. Mais c'est bien le style incisif et dérangeant que tu adoptais déjà dans les gazettes gauchistes. Suivant les dépêches d'agences, les rédactions insistent sur la transition politique déjà assurée. Toi, tu insistes sur la disparition du second des promoteurs d'Oslo, et sur le risque de *division* – je comprends *fracturation* – du mouvement national palestinien. Selon toi, le défunt président était seul capable de garantir à la fois l'unité des partis concurrents. J'essaie de lire entre les lignes l'avenir que ton article pourrait annoncer. Les braises d'espoir qui t'avaient attirée maintenant consumées, penses-tu avoir encore un rôle quelconque à jouer là-bas?

Mon esprit vagabonde; je m'imagine reprenant contact avec toi par téléphone et j'entends déjà ton rire caustique:

– Tu penses me proposer d'assister avec toi à cette conférence sur la protection de l'enfance et l'absentéisme scolaire organisée à Madrid cet après-midi et pour laquelle tu es déjà en train de te mettre en retard? Ou encore de t'accompagner dans douze jours à la rencontre Real Madrid-Olympique lyonnais pour la coupe d'Europe de football?

Non, décidément, l'illusion s'est évanouie: je te retrouve telle que tu es partie, telle que je t'ai aimée aussi, telle que je t'aime sans doute encore.

Je découperai l'article du Monde, rien que pour voir, en suivant l'actualité, si tu es restée lucide ou si tu deviens une *pasionaria* déjà dépassée. J'adresserai juste à ton journal quelques mots d'un

courrier de lecteur qui n'appelleront aucune réponse et qu'ils te feront parvenir. Et je ne mettrai plus les pieds à Aranjuez.

Plus jamais sans toi.



## EST-CE AINSI QUE LES FEMMES VIVENT ?

LES SANGLOTS QUI PARVIENNENT DU FOND DU LONG COULOIR FENDRAIENT L'ÂME de tout individu sensible mais pas celle des deux gardiennes qui l'arpentent. Quand on passe du « violon » à la « taule », pensent-elles, y a pas à avoir de pitié, c'est pour une bonne raison ! Et puis, il y a tant de larmes versées entre ces murs ! Elles ne sont pas inhumaines... elles travaillent au service de la Justice.

« L'automne est là », se dit l'une. « Je vais descendre les vêtements chauds du haut de l'armoire, j'ai grossi, je vais voir s'ils me vont toujours ». L'autre ressasse dans sa tête les réflexions haineuses que lui a décochées son mari avant de partir au travail. « Je ne sais pas ce qui me blesse le plus, son ton cinglant ou sa mauvaise foi, mais là, il a dépassé les bornes. Mon petit vieux, il va falloir que tu t'expliques. » Au cœur de la centrale de Fleury, elles progressent d'une cellule à l'autre, enregistrant les images et les sons comme des machines.

Pas de compassion pour la langueur de la jeune Lisveta, qui s'étiole, tous les jours un peu plus, loin de son pays natal, de ceux qui parlent sa langue, de ceux qu'elle aime. Elle n'est pas âme à supporter cette existence monotone : sa vie au pays était faite de dur labeur mais aussi d'espace, de chants et de danse. Tout la faisait rire. Ici, personne ne connaît la Lisveta d'alors. Aujourd'hui, suffoquant dans ses larmes, elle s'abandonne à son désespoir.

Une des matrones, Angeline, accomplissant son devoir professionnel, entre dans la cellule et voit le visage blême de la jeune fille, mais rien qui lui paraisse anormal. Elle lui annonce une bonne nouvelle : le lendemain, une compagne partagera sa vie carcérale. De retour au bureau, quand retentit la sonnerie du téléphone, elle répond. À peine a-t-elle raccroché qu'il sonne de nouveau. 13 heures, l'heure de la relève arrive. « Faut que je me dépêche ! » Elle se souvient qu'elle a donné rendez-vous à des collègues masculins au mess, repasse les lourdes portes, une à une, et respire au grand jour l'air vif mouillé de bruine. Angeline est une célibataire éprise de sa liberté qui se plaît en compagnie des hommes, des anciens. Elle est friande d'anecdotes sur les grands bandits qu'ils ont côtoyés et qui lui donnent le frisson. Eux l'aiment pour l'envie et l'admiration qu'ils lisent dans ses yeux. « Et Mesrine, tu l'as connu?... – Je veux, c'était un gars bien... ». Là-bas, Lisveta pleure, pleure. « ... Et tu étais là quand ils se sont fait la malle ? – Je peux te dire, on était terrorisé. M'en parle pas, quelle affaire ! Je vais te raconter... »

Au moment où Angeline, émoussée, s'esclaffe à table, Jeanne, attendant la voiture de son mari, cheveux dans le vent, parcourt le terrain au large de la prison, l'air mauvais, prête à mordre. « Qu'est-ce qui l'a piqué ? Attention, gardons la tête froide, si je veux avoir le dessus, il ne faut pas que je m'emporte. » Elle va de-çà de-là, sans avoir conscience de sa rage et pourtant toute habitée par elle, pareille aux prisonnières agitées quand elles font les cent pas dans la cour. Elle ne prête guère d'attention à la pluie tombant en gouttelettes serrées sur ses lunettes et sur les feuilles, chassées des arbres par le premier grand souffle automnal.

Le temps s'est asséché, la météo promet une journée ensoleillée lorsqu'Angeline et Jeanne regagnent l'établissement pénitentiaire le lendemain. Soulagées de ne plus entendre la plainte lancinante de Lisveta, elles vont s'assurer que tout est en ordre. Angeline ouvre la porte blindée et découvre la jeune fille gisant dans son sang, enfin libre, mais morte. La nuit a encore tué.



CETTE NUIT-LÀ

**Deux jours après mon enfermement, 16h**

C'est déjà le milieu de l'après-midi et personne n'est venu.

Par la fenêtre on ne voit rien.

La pluie, mon haleine sur la vitre.

J'aimerais deviner une silhouette.

Je la dessine sur la buée. Reste-t-il des hommes dans cette cité? Parfois j'en doute.

Marta et Léo m'ont dit d'attendre là.

Là, c'est une chambre au troisième étage d'un petit immeuble qui semble déserté, avec un lit bas et une table où j'écris à cet instant. Ils m'ont donné du pain et du fromage, quelques fruits aussi.

Je ne suis pas retourné dans la résidence où j'habite depuis mon arrivée. J'y ai mes vêtements et quelques photos.

Affolés et gesticulant, ils ont dit « On reviendra ».

D'ordinaire ils m'emmènent manger dans un petit restaurant de quartier ou simplement sillonner les rues et les monuments de cette ville que je n'ai pas choisie. Ils parlent lentement. Entre chaque phrase elle me demande si j'ai compris. Cela donne à nos conversations un rythme étrange. Parfois je lui dis « oui » juste pour lui faire plaisir ou par paresse, pour ne pas avoir à demander, chercher mes mots qui sont en fait les siens. Certains passants se retournent et maugréent mais la plupart du temps ils nous ignorent. Marta me serre le bras. Je ne sais si c'est moi qu'elle protège ou elle qui a peur. Léo marche toujours devant : il fait des allers-retours comme un chien fou ou un gamin. Son visage est grave : il ne sourit jamais.

Mais cette fois ils parlaient vite, me regardaient à peine. Même le sourire de Marta s'était figé dans une grimace de mauvais clown.

**Deux jours après mon enfermement, 20h**

La nuit est épaisse et la vitre s'est faite mur.

J'ai entendu des voix puis des cris et le silence encore plus stupéfiant qu'avant.

Le pain a durci un peu et s'émiette sur le bois gravé d'anciens coups de couteau. J'épluche une pomme, lentement, sans casser la pelure. Si elle se rompt personne ne viendra. Si elle reste entière, la porte s'ouvrira sur un éclat de voix : celle de Léo, rauque de fumée.

Je pourrais ouvrir la fenêtre et donner les miettes aux oiseaux mais ils m'ont dit « Surtout tu ne bouges pas, tu n'ouvres pas, ni porte ni fenêtre! »

Avant, là-bas je lisais les journaux mais ici les phrases se refusent et le courage me manque. Marta m'en a laissé un. J'ai voulu mais je n'ai pas pu lire ce que je devinais. Finalement je m'en suis servi de nappe pour protéger la table.

La pelure est entière, posée sur la photo de première page. Entortillée et rouge. Je la regarde comme une promesse. Léo, sa voix, ou Marta et son sourire?

Une voiture passe : elle ronronne, s'arrête. Le moteur tourne et des portes claquent. Je ne sais pas pourquoi, j'éteins la lumière et je m'accroupis.

Dans l'obscurité j'entends des pas scandés et lourds, des voix encore plus fortes. On crie. Une plainte de femme ou d'enfant. Les portes scient le silence à nouveau et la voiture s'éloigne.

### **Deux jours après mon enfermement, 23 heures passées**

Là-bas j'avais les yeux au ciel, ouverts à tous les vents. Ici j'ai trop souvent baissé la tête.

Pourtant je n'ai pas de souvenirs juste des cauchemars. Si ! Les montagnes à l'horizon et cette odeur de terre cuite qui s'évaporait au coucher du soleil. Le parfum de ma mère, plat épicé et lavande.

Je me souviens de ses mains sur mon visage, essayant de masquer mes yeux, de boucher mes oreilles. Ses hurlements ont terrifié les oiseaux. Elle ne voulait pas que je voie la ville soufflée, les voitures comme de gros scarabées morts, pattes en l'air. De cette scène je n'ai retenu que le parfum de thym qui embaumait ses doigts.

Ici la ville m'a d'abord souri. On me saluait avec des mots trop vite dits que je ne comprenais pas.

J'essayais de raconter dans ma langue et la leur mêlées les marches longues, yeux aux aguets et jambes molles de peur. J'essayais mais la distance de leurs mots aux miens est si grande. Le chemin parcouru est si long et incompréhensible. Aucune carte ne peut dire les méandres, les rivières passées trempés, les métropoles sans abri et les villages fenêtres closes. Aucun nom ne s'est inscrit dans ma mémoire faute de mots pour la dire. Une carte muette.

Certains m'ont prêté leurs mots et sur leur bouche j'ai calqué des sons à répéter pour les dire mieux.

Léo et Marta sont de ceux-là. C'était il y a déjà longtemps.

Je frissonne et je regarde la pelure noircir dans la lumière du réverbère qui éclaire la chambre. Je crois entendre une chouette sur le clocher en face mais son hullement se répète sur d'autre tonalités. Je risque un mouvement vers la fenêtre. À peine ai-je levé la tête qu'une pierre grosse comme un melon, éclate le carreau et s'écrase sur le sol.

### **Deux jours après mon enfermement, presque minuit**

La peur me rend idiot. Je tremble et suffoque.

Petit je me souviens de cette explosion près de chez nous. J'étais resté assis sur le bord du trottoir au risque de me faire écraser par les secouristes. La tête dans les genoux, les bras autour des jambes je ne devais pas prendre plus de place qu'un sac de pommes. Quelqu'un m'a soulevé et giflé. Après j'ai pleuré dans des bras, je ne sais pas lesquels.

Marta disait l'autre jour que les gens sont cruels. Elle ajouta en me regardant drôlement « J'ai honte ». J'aurais voulu lui dire que j'avais vu aussi des âmes belles et des sourires – comme le sien. Mais elle avait tourné la tête et dit « Rentrons, on te raccompagne ».

La pierre est lourde. Je n'ose pas y toucher. Des éclats de verre recouvrent la table. Le pain et le fromage sont maintenant immangeables. Je tiens toujours la pomme épluchée dans une main et de l'autre le couteau. L'épluchure est écrasée sous un éclat plus grand.

Léo ne viendra pas. Ni Marta. Je leur en veux un peu et je m'assieds sur le sol au milieu des morceaux de la vitre fracassée. Je reste tête dans les genoux et bras autour des jambes.

### **Trois jours après mon enfermement, l'aube à peine**

Personne n'est venu me soulever, me gifler, me consoler. Je n'ai pas pu pleurer.

Je me surprends à avoir faim. Je tiens toujours ma pomme, main poisseuse.

La pluie gifle le toit et me trempe les cheveux.

Je me traîne au milieu de la pièce, étourdi de fatigue. Une mare se forme sous la fenêtre.

Il fait jour et personne n'est venu.

Je croque cette pomme dont la chair devenue brune résiste encore. Je mâche lentement. Les croquements et les mastications consciencieuses me rappellent ce jour d'été flamboyant où mon père avait fendu une pastèque en deux, puis quatre, puis huit, et distribué aux gosses du quartier les tranches rouges et dégoulinantes que nous mangions en riant avant de tous nous assoupir sur le carrelage.

Je me réveille en sursaut. Les pépins se sont incrustés dans ma paume.

Je me lève et sans même y réfléchir davantage, j'ouvre la porte de la chambre. J'essuie mes mains sur mon pantalon. Elles sont moites et collantes. Sur les marches de pierre mes chaussures grincent.

En bas, la porte de l'entrée, grande ouverte, est taguée. Que m'importe ce que je ne comprends pas.

La pluie s'est arrêtée.

Le monde offert dans ce rectangle de lumière me terrifie.



## DES ÉLECTIONS

NOTE DU TRADUCTEUR – On ne peut qu’être frappé, à la lecture de ce texte, de l’actualité de ce qui est décrit des mœurs d’un peuple qui vivait au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Faut-il croire que nous avons si peu appris en cinquante siècles ? À moins que notre Président ne compte au rang des premiers lecteurs des « Pensées de Kurgâr-le-Sage » (édité en 2007 par Abel Bécanes) ?...

UN JOUR, IL SE FIT UN GRAND PARTI DANS LA TRIBU pour se plaindre de l’indolence qui, avec l’âge, avait gagné Kurgâr : plus de guerres contre les voisins, plus de razzias dans les opulentes tribus méridiennes, plus la moindre mise à sac des poissonneuses réserves du levant... Bref, on s’emmerdait sec ! Le vaticinateur exigeait que l’on désignât un chef plus jeune, plus vigoureux, plus énergique... Lui, quoi ! Le Conseil des Prudes, au terme d’une semaine studieuse (donc, bien imbibée), proposa d’organiser une large consultation de la population. Suivant les conseils de l’homme qui venait de loin, chacun disposerait de deux tessères : l’une, d’ivoire, vaudrait pour Kurgâr ; l’autre, de terre cuite, défendrait les couleurs du devin.

Ce dernier entreprit de faire valoir ses arguments en pérorant d’abondance de yourte en yourte. Il scrutait tous les événements qui ponctuaient la vie du village et promettait sur chacun d’en améliorer le fonctionnement. Les chiens aboyaient-ils la nuit plus que de raison ? Il nommerait une escouade pour les faire taire... La sécheresse dévastait-elle les récoltes ? Il ferait venir des nuages depuis les contrées du ponant qui en regorgeaient... Il avait réponse à tout. Il promit aussi, pour flatter les fourbes, de récompenser ceux qui dénonceraient les mauvais agissements de leurs congénères et de jeter les contrevenants aux caïmans. Son aura grandissait et seuls les plus prudes des Prudes conservaient leur confiance à Kurgâr-le-Sage. Ce dernier se désintéressait fort des diatribes dont l’accablait son adversaire. Il passait ses journées tranquillement occupé avec sa favorite, ripaillait et buvait allègrement, se refusant obstinément à la polémique. Vint le grand jour où chacun put enfin exprimer le relent fielleux de ses sourds ressentiments. Kurgâr ne se déplaça même pas pour jeter sa tessère dans la jarre. Si bien que, sans surprise, au soir venu, le vaticinateur – en dépit de sa petite taille et des tics ravageurs qui lui agitaient le faciès et lui tiraient les épaules – fut désigné pour diriger la tribu.

Les premiers temps, tout alla pour le mieux. Il renouvela le Conseil des Prudes qu’il appela désormais l’Assemblée des Sages – ce qui déclencha chez ses affidés de chaleureuses félicitations. Après quoi, la vie quotidienne reprit ses droits. De nouveau on chassa, on pêcha, on ensemença. Les chiens, après s’être fait deux ou trois fois botter l’arrière-train, reprirent leurs aboiements quand ça leur chantait, et le soleil se remit à darder à sa convenance, ni plus ni moins.

Au bout de quelques lunes, certains commencèrent à râler : finalement, à y regarder de près, rien n’avait changé. Alors le vaticinateur décida de frapper un grand coup : il envoya ses sbires quêrir l’homme qui venait de loin, on le jugea sommairement et on le renvoya se faire empapaouter chez les Hellènes. Ça au moins c’était un chef à poigne ! Plusieurs Sages veillèrent désormais à la conformité des origines. Leurs verdicts étaient redoutés et sans appel. Un bon tiers de la tribu dut ainsi



plier bagages. Ils furent accueillis dans la peuplade voisine des Bantchoukims où ils purent à loisir chasser, pêcher et ensemercer.

Mais bientôt, chez les Tcherkhâns, une certaine morosité se fit jour parmi les séides du nouveau chef : plus personne à houspiller ! La vie devenait fade. Ils tatakaient bien de temps en temps le cul des clebs mais ce n'était pas pareil... Là-dessus, la récolte de citrons fut catastrophique et il s'annonça une arrière-saison torride comme nul n'en gardait mémoire. Kurgâr-le-Sage se garda bien de sortir de sa réserve, d'autant que le poids des ans lui valait respect et considération, quelques lunes ayant suffi à effacer des mémoires les anicroches de sa longue gouvernance. Il restait fidèle à sa ligne de conduite : un peu de commerce féminin, un peu de schnouffe [Note du scribe : le mot, emprunté à la tribu des Simonins qui en tenaient l'approvisionnement en gros, désignait toutes ces herbes bizarres qui procuraient, à les fumer ou à les mâchouiller, de bien divertissantes sensations], un peu de marmotte au miel et à boire sans réserve. Cela, plusieurs fois par jour. Ah, il n'avait pas le temps de s'ennuyer ! La vie publique ne lui manquait guère et même il éprouvait une réelle commisération à voir le mal que se donnait son successeur face aux problèmes qui accablaient la tribu.

Le vaticinateur, conseillé par une escouade de forts-en-gueule, crut refaire l'unanimité en décrétant que les peuples voisins en prenaient bien à leur aise avec la souveraineté tribale et profitaient des ténèbres pour chouraver les fruits les plus rebondis et estourbir les plus dodues des sciuridées – car le nouveau pouvoir aimait se payer de mots et « marmotte », ça vous était d'un plouc !... On allait leur montrer de quel bois on se chauffait, à ces demi-sels [re-Simonin] ! On trama, on ourdit, on complota, on fourbit les armes, on déploya les étendards, on répéta assidument l'hymne tribal dont les énergiques paroles résonnaient à tout bout de champ... Quand les stratèges furent sûrs de leur coup, le courtaud lança ses guerriers les plus farouches à l'assaut des félons. Le beau carnage que ça promettait ! Las ! Le combat tourna court et aucun sang ne fut même versé. Car, renforcés par les exilés tcherkhâns, les Bantchoukims avaient doublé leurs effectifs et, en un tournemain, les envahisseurs furent encerclés, rossés, fessés, fouettés, perclus, endoloris de toutes les manières et de toutes les façons... et jetés dans l'enclos des scouces.

Quand ils revinrent, déconfits, dans leur pays, précédés de cette mâle odeur de pissat bien caractéristique des mouffettes, le Conseil des Prudes – car il avait dû reprendre du service, les Sages étant partis guerroyer – les assura que le nouveau souverain – car, oui... pour remplacer le nabot, on avait dû re-quérir ce bon Kurgâr – saurait faire montre de magnanimité. Et, de fait, chacun des valeureux défauts eut droit à un bouquet d'herbes odorantes pour se tanner la couenne. Le vaticinateur lui-même retrouva dans la tribu une place enviable : il devait chaque soir édifier Kurgâr sur le temps que le lendemain lui réserverait. Si la prédiction s'avérait erronée, il recevait une bonne bastonnade – cinq à dix coups en fonction de l'importance de l'écart entre l'annonce et le constat. En revanche, s'il avait vu juste, il devait se contenter d'une paire de claques. Le scribe, lui, fut renvoyé à son stylet et à ses peaux de mouton. Chaque matin Kurgâr lui confiait sa mission : par exemple, compter le nombre de hannetons survolant le buisson aux déjections... Chaque soir il devait vérifier que les royales abeilles étaient bien toute rentrées *at home*. Si les comptes étaient bons, il dormait avec les hannetons ; sinon, il pionçait avec les abeilles.

Le Conseil des Prudes félicita le souverain pour sa clémence. « Je sais, je sais, messieurs », déclara Kurgâr-le-Sage, « Mais la première vertu d'un roi n'est-elle pas de témoigner en toute circonstance d'une équanimité sans faille ? » Et, comme le soir tombait sur la tribu rassérénée, il décréta que l'heure était venue de se réconcilier avec les proscrits. Il affecta le devin à la collecte des crottes de nez et confia au scribe la mission de recenser les frelons et les bourdons. « Les faux bourdons aussi ? » questionna le faux derche, s'attirant ainsi une vraie mandale sur les fosses nasales.



PORTRAIT DE MON PÈRE

IL FAISAIT FRISQUET QUAND ON S'EST MIS EN ROUTE. Je me souviens de la date: 1<sup>er</sup> octobre 57, j'avais dix ans. C'était un dimanche. J'avais ma parka et mon père sa veste de cuir tout élimée. Brodequins parce que les herbes. Il marchait devant. J'étais fier, je portais son fusil. Je l'avais dans le dos en bandoulière. Le chien trottait à côté de lui. Il s'arrêtait souvent pour m'attendre. Ce n'est pas que je lambinais, à dix ans on est en pleine forme, mais je m'étais rarement trouvé dehors à cette heure et je regardais de tous mes yeux. Le jour se levait lentement, la lumière était encore triste. Oh non, surtout pas triste! dit mon père. On s'assit sur le talus. Tu vas voir, dans dix minutes le soleil sera là. En écarquillant les yeux on apercevait le clocher de Saint-Omer, je le connaissais bien parce que c'est là que je servais la messe. Ma mère allait à l'office tous les dimanches, elle était fière de me voir en aube et en surplis. Mon père, non. Des fois on parlait de ça tous les deux, de la religion. C'est lui qui, le premier, m'a expliqué que la foi, ça pouvait se perdre. Et toi tu l'as perdue? Il sourit avant de me répondre. Il ne me répondit pas, il était tout sauf bavard, il hocha juste la tête deux fois. Il avait promis de me laisser tirer aujourd'hui. On n'oublie pas ces choses-là. Les champs étaient nus, les dernières betteraves avaient été arrachées dans la semaine, elles étaient parties en tombereau à la sucrerie de Bresles. Là aussi, il avait promis de m'y emmener. Quand tu seras un peu plus grand, parce qu'il y a pas mal de choses à comprendre. J'en savais déjà un peu parce que Monsieur nous avait fait une leçon là-dessus, avec un Vidal-Lablache très bien expliqué, mais je ne le dis pas à mon père, j'aimais encore mieux ses leçons à lui. Grand-père était agriculteur mais je ne l'ai pas beaucoup connu. Enfin, c'était surtout mon oncle René qui s'occupait de la ferme parce que Grand-père, depuis la guerre...

Mon père sortit sa blague et se roula une cigarette. Il me laissa la lui allumer. Je faisais très attention à cause de sa moustache. Bien plus tard, bien longtemps après cette histoire, un jour où je suis passé voir ma mère, elle a été très émue de me voir entrer dans la cuisine, elle m'a un peu écarté à bout de bras pour me regarder, elle n'a rien dit mais j'ai compris: je m'étais laissé pousser la moustache.

Aujourd'hui on va faire le grand tour, a dit mon père. On est passés par le champ de Meunier. Le chemin était encore un peu trempé des averses du début de semaine, il y avait des flaques et l'on voyait très distinctement les traces du tracteur. Assez vite on est entrés dans les taillis de Monceaux. Des piafs criaillaient, je ne savais pas comment on disait. Mon père à levé l'index et m'a fait signe de bien écouter. Ça criait, des petits cris brefs parfois plus aigus, parfois plus saccadés. Il m'a dit Les alouettes! Et ça, alors ça tu connais... Non, pas des corbeaux, les corbeaux sont très grands, ils font plus d'un mètre quand ils ouvrent leurs ailes. Par ici c'est des freux. J'ai ri. C'est drôle, à l'école il y a une fille qui s'appelle Freux, Anne Freux, elle est presque aussi grande que moi... Eh ben, si ça se trouve, c'est elle qui t'appelle de là-haut! On a ri tous les deux. Quand je lui ai raconté, à Anne, le jeudi suivant, elle m'a regardé bizarrement. Et, c'est drôle la vie, elle a été ma première amoureuse. Je me souviens que quand nous nous sommes embrassés elle a souri, Tu

vois, ton père, il ne s'était pas trompé... Le plus drôle c'est que, des décennies plus tard, j'ai lu une nouvelle d'Éric Holder qui s'appelait comme ça : Anne Freux. Eh bien, la sienne elle ressemblait à la mienne...

Le chemin a descendu jusqu'à la rivière. Je dis la rivière, je devrais plutôt dire le ruisseau parce qu'il est, à cet endroit, bien peu considérable. On l'a traversé sur les cailloux pour passer sur l'autre rive et on l'a longé longtemps. Au moins un quart d'heure. À droite et à gauche il n'y avait que des champs et des halliers. Le soleil s'était levé pour de bon. Je sentais le fusil peser un peu mais pour rien au monde de ne l'aurais dit à mon père, il aurait été fichu de me le prendre.

À un moment donné, le chien a fait du raffut. Il levait le nez en tournant la tête, il reniflait de tous les côtés. Qu'est-ce qu'y a, Black? Qu'est-ce t'as senti? Mon père lui a caressé le crâne. Le chien a retrouvé son calme. On a marché encore un quart d'heure. Le Petit Thérain filait tranquillement quand d'un seul coup, à l'entrée du bois de Saint-Omer, on l'a vu arriver. Le renard. Un renardeau pas tout à fait roux qui glapissait. Il avait la gorge et le bas du museau blancs. Il s'arrêta brusquement et resta en arrêt. Black était occupé à autre chose et d'abord il ne réagit pas. Je fis glisser le fusil de mon épaule et le tendis à mon père. Mais curieusement il n'épaula pas. Il resta immobile, à dévisager la bête à cent mètres de là. Je me dis que peut-être c'était trop loin, qu'il ne voulait pas gâcher une cartouche pour rien. Black se retourna et tout de suite se mit à hurler. Mon père lui prit la gueule dans la main pour le faire taire, Tais-toi! Le renardeau ne bougeait pas. Il était campé sur ses pattes et flairait le vent. Et tranquillement il nous a tourné le dos et il a décampé. Sans hâte. Je l'ai regardé s'enfoncer sous les arbres. Pourquoi tu l'as pas tiré? je demandai. Mon père avait mille façons de me répondre mais il choisit la plus mystérieuse : Pas aujourd'hui... Je ne compris pas bien mais j'eus comme le sentiment que j'avais emporté le fusil pour rien.

On s'arrêta au bout du bois. Il était plus de dix heures. On avait bien marché, je le sentais dans les mollets. On s'assit. Mon père ouvrit sa gibecière. Il me tendit un paquet de gaufrettes au chocolat et s'alluma une cigarette. Puis il me dit Je voulais que tu voies ça. Que je voie quoi? Il n'y avait rien de particulier ici, que des chênes et des érables. Je ne voyais pas ce qu'il voulait dire. Il ne répondit pas et continua de tirer sur sa cibiche.

Et d'un coup il redit Regarde ça! Tu vas voir, je ne connais rien de plus beau que ça. Du doigt il désigna, à mi-pente du champ, un bosquet de bouleaux. Un bosquet assez grand, il pouvait y en avoir une trentaine. Il tendit encore le doigt vers là-bas, répéta Je voulais que tu voies ça. J'écarquillais les yeux mais ne voyais pas grand-chose. Jusqu'à ce que le soleil se glisse entre les nuages et vienne frapper les cimes. Alors la boulaie s'enflamma. Le blanc des troncs se mit à briller de mille feux comme dans le tableau de Van Gogh que Monsieur nous avait montré à l'école. Mais sur l'aquarelle on est en plein hiver, il y a de la neige partout tandis que ce matin-là il faisait doux. J'étais fasciné par cet éclat des couleurs, comme si c'était presque impossible. Nous restions silencieux, pris dans la contemplation. Au bout d'un moment, mon père soupira Tu comprends pourquoi j'aime la chasse? Je souris. Puis il sortit un petit carnet et me le tendit. Il n'y avait rien d'écrit, toutes les feuilles étaient blanches. Et un peu épaisses. C'est pour quoi faire, papa? Silence. Il replongea la main dans le sac. Une boîte de crayons de couleurs. C'est pour toi. Tu veux bien dessiner le soleil dans les bouleaux? Il n'était pas bavard, mon père, et c'était déjà au moins la dixième phrase que je l'entendais prononcer ce matin-là. Je me levai et lui claquai une bise sur la

joue. Bon. Pendant que tu travailles, j'emmène Black boire à la rivière. Il prit son fusil et ils partirent tous les deux.

Je n'avais jamais vraiment dessiné, je veux dire en dehors de ce que Monsieur nous donnait à faire en classe une fois de temps en temps : un pot, un bouquet de fleurs ou le marronnier de la cour. C'est vrai, j'aimais bien ça et je me débrouillais plutôt pas mal. Là, je ne savais trop par où commencer. Je finis par choisir les bouleaux de devant et dessinaï sommairement leur masse. Je m'efforçai de respecter les proportions entre le tronc et les feuilles. Puis je me rendis compte que je n'arriverais pas à dessiner les détails car ils étaient trop nombreux. Je gommaï soigneusement mon esquisse et je choisis de faire comme Van Gogh : seulement deux bouleaux. Il en fallait deux pour montrer que le soleil se glissait entre les troncs, qu'il les colorait par l'arrière. Je sortis du bois et m'approchai du bosquet. Je finis par aller carrément au pied des arbres. Il me fallut dix bonnes minutes pour être satisfait de leur silhouette. J'attaquai la couleur. Dans les douze crayons, heureusement il y en avait un blanc. Je coloriai le bouleau de gauche. Je me dis que les traits noirs de construction ne feraient pas très joli. Alors je les gommaï au fur et à mesure où j'emplissais de marron sombre les éclatements de l'écorce au long du tronc. Ça me prenait du temps mais le résultat valait le coup. Un quart d'heure et mes deux troncs étaient finis. Pour le feuillage je soulignai d'abord les plus grosses branches. Pour les feuilles elles-mêmes j'avais de la chance : il y avait deux crayons verts, un clair et un anglais. Avec des petites touches de jaune, ça faisait pas mal. Puis je dessinaï sommairement le pré, sans oublier une taupinière. Je tendis le carnet à bout de bras.

C'est alors qu'un coup de fusil éclata, il venait du bas du champ. Mon père s'était quand même décidé à rapporter un lapin... Et alors Black se mit à hurler comme il le faisait des fois la nuit quand il entendait un bruit inhabituel.

Il manquait le plus important : le soleil dans le quart du haut de page. Je n'allais quand même pas faire un rond jaune ! C'est là que je compris que la peinture était quand même plus commode, parce qu'avec les mélanges on pouvait vraiment rendre toutes les nuances. Mais j'étais bien parti et je tenais à le montrer à mon père tout de suite. Je m'étais même dit que ça le ferait rire si je lui disais Je voulais vraiment que tu voies ça ! Du coup je me collai à mon ciel avec un mélange de bleu clair, de jaune et de blanc. En dix grosses minutes c'était bouclé.

J'appuyai le carnet contre une grosse pierre et me relevai pour juger de l'effet. Pas mal, dirait Monsieur, je te mets la moyenne.

Black n'aboyait plus. Je courus dans la pente du champ et je fus bientôt à la rivière. Je n'eus pas beaucoup à chercher car le chien se dressa sur ses pattes en me reconnaissant. Mon père semblait dormir. Ça m'étonna car ce n'était pas son genre. J'approchai rapidement en criant Papa ! Papa ! Je voudrais que...

Il était couché sur le côté gauche. Le fusil était tombé près de lui. Il avait le genou droit replié, comme on fait quand on dort. Le rouge qu'il avait sur la chemise, Monsieur l'appelaï du vermillon. Il tenait un papier dans la main droite. Un papier déplié, on voyait la marque des plis. Une lettre peut-être...



## SOIRÉE SURPRISE AUX CHARMETTES

*COMME CHAQUE MOIS DE MARS, GAUTHIER VIENT CLANDESTINEMENT passer quelques jours aux Charmettes avec la complicité de Mado, voisine et gardienne de la villa de bord de mer. C'est la maison de vacances de la famille de feu son père, dont il a été rejeté par ses trois tantes l'été qui a suivi le décès accidentel de ce père, leur frère. Cette année il est accompagné de sa nouvelle petite amie Léonor.*

Le coffre du SUV Peugeot 5008 flambant neuf est vide. Les trois femmes tiennent chacune au bout de leur bras, qui une valise, qui un grand sac de voyage.

C'est Elvira qui la première atteint le perron. Elle se retourne.

– On pose juste nos bagages et on court chez Super U, d'accord?

Mado affolée gesticule dans l'entrée en s'excusant.

– C'est que je n'ai pas fait vos courses je ne savais pas que vous veniez...

– Mais calmez-vous Mado, évidemment que vous ne le saviez pas, nous non plus d'ailleurs. On a décidé cela ce matin. Avec tout ce qu'on entend sur ce virus qui circule dans les villes, on s'est dit qu'on serait mieux à la campagne. Après tout, nous n'avons plus d'obligation et nos maris sont tellement occupés avec cette affaire. Et puis, cela va nous rappeler notre jeune temps, d'être ici toutes les trois sans enfants ni maris. Allons-y avant que ça ne ferme.

– Mado, on vous laisse le temps de préparer la maison pendant qu'on fait des courses.

Et si pour fêter notre escapade on prenait l'apéritif sur le port?

En chœur les trois femmes acquiescent.

– Et puis Mado, ne vous tracassez pas pour le ménage; on n'utilisera que le bas et le premier pour les chambres. On ne montera pas au deuxième, ni sous les combles, c'est trop tôt en saison pour déranger les araignées.

En chœur les trois femmes éclatent de rire en rentrant dans la voiture.

Léonor a rejoint Gauthier dans l'escalier. Il est livide. Il n'avait jamais revu ses tantes depuis le jour où, dans cette même maison, un soir d'été, il avait dû précipitamment remplir sa valise et, sous une pluie battante, courir jusqu'à la rue. Leur voiture était garée sur le trottoir, à l'extérieur. Sans un mot, Hélène, sa mère, avait démarré. Tant de gestes impatients, tant de regards hostiles, tant de mots secs. Elle aurait pu crier, pleurer, frapper le volant avec ses poings; elle avait juste démarré et s'était murée dans le silence.

La route avait semblé interminable à Gauthier qui avait entendu les éclats de voix et intercepté des mots. À seize ans, on se croit en âge de recevoir les confidences, on veut prendre parti, on se sent assez fort pour proposer une vengeance. Mais Hélène ne partageait pas.

Trois heures plus tard ils ont déchargé les valises. Des gouttelettes d'eau salée avaient voyagé autour des poignées. Hélène s'est endormie tout habillée. Elle est restée trois jours dans sa

chambre et puis elle est ressortie. *Nous n'irons plus aux Charmettes, tes tantes ne veulent plus de nous. Elles ne m'ont jamais aimée.* Fermez le ban. Hélène avait confiné, du moins en apparence, cet épisode de sa vie et tourné la page. Jamais plus elle ne parla de ses ex-belles-sœurs. Une seule fois, un soir de réveillon, quand la question des fêtes en famille avait été abordée par l'homme avec qui elle débutait une nouvelle histoire, elle avait déclaré *Une pièce rapportée ne change jamais de statut.*

Le SUV a tourné au coin de la rue.

Mado s'essouffle en montant les escaliers. Elle trouve Gauthier assis sur une marche, les yeux perdus dans les gravillons de *l'allée royale*.

Mado frotte ses mains sur son tablier.

– Vous avez entendu ?

– Oui, tout.

– Elles vont faire la fermeture de Super U à sept heures, puis passer aux Embruns, elles seront de retour vers sept heures et demie. Vous avez une heure pour partir. Le vieil Eugène d'en face, toujours fourré à sa fenêtre, est à la clinique depuis hier pour sa cataracte et les sœurs Guillevic sont parties en cure. Le champ est libre. Heureusement que vous avez eu le temps de manger ma blanquette... Je vais rassembler le reste des courses, vous les emporterez. Tu parles d'une histoire ce virus, il manquait plus qu'elles viennent en mars maintenant !

Gauthier se lève.

– Et si on restait ? demande Léonor.

– Tu es folle ! On ne va pas rester ici !

– Elles ont dit qu'elles ne monteraient pas ni au deuxième ni dans les combles...

– Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ici avec ces vieilles chouettes en bas ?

– Moi je pourrais terminer mon bouquin et toi tu pourrais continuer à faire tourner tes trains. À moins qu'on entende le train depuis le bas ?

– Non on ne l'entend pas, c'est sûr, tu te souviens, Mado ?

Mado sourit. Quand la bande des cousins faisait la sieste dans la chambre-dortoir du deuxième, les pères montaient dans la pièce du train et faisaient tourner la loco, de vrais gamins. Les femmes feignaient de les chercher partout. Ils prétendaient qu'ils s'étaient assoupis avec les enfants. Personne ne les croyait ; surtout pas les enfants dont le jeu favori consistait à trouver quel aiguillage avait bougé, quel wagon avait été remplacé, quel nouveau personnage attendait sur un quai de gare. Des parties de rigolades.

– Le jeu des 7 erreurs, quoi ?

– ?

– Alors, on peut rester ?

Gauthier accepte en dépit du regard inquiet de Mado. *Pour un soir ! Après tout, c'est bien ma maison, et mars c'est bien mon créneau. Et puis défier les tantes par cette présence clandestine est une idée qui m'émoustille.* Léonor s'enthousiasme ; elle a lu un roman où l'un des personnages vivait en cachette dans une maison. Elle cherche le nom. Ah zut, cela ne lui revient pas. *Anne Frank ?* suggère Gauthier. *Non ! Natascha Kampusch ? T'es con !*

En trente minutes Mado efface les traces de leur présence dans la cuisine et les deux tourtereaux

installent leur nid confortablement dans la chambre des combles. *Mais les tuyaux, elles vont entendre les eaux couler? T'inquiète, c'est pas le même circuit.*

À 19h les trois femmes sont de retour et déposent les courses dans la cuisine en papotant.

La vaste entrée aux carreaux de ciment style Bagatelle partage la maison en deux; elle dessert les pièces du bas tandis que l'escalier central fend le bâtiment par le milieu jusqu'aux combles. Gauthier et Léonor, calés dans le canapé sur le palier du deuxième, suivent le film qui se joue dans la maison, sans l'image. *Tu ne rates rien, elles n'ont jamais été canons les tantes alors l'âge plus la méchanceté, ça ne doit pas être beau à voir.*

– Et si on prenait l'apéro?

Ça c'est Elvira, elle a toujours picolé. Je me souviens de son mari, un chirurgien. À chaque repas, il lui faisait des yeux noirs mais elle continuait. Plus il la regardait fixement, plus elle buvait. Elle devait le défier; ils devaient avoir des comptes à régler ces deux-là. Un soir on l'a vue depuis la fenêtre du dortoir, bourrée comme un coing, assise sur le banc de granit, elle parlait à la mer, pathétique.

– Mais on vient déjà de boire le kir!

Ça c'est Maryse, l'aînée, la plus dure, c'est elle qui commande tout dans la famille. Elle a la méchanceté intégrée. Le jour où ils nous ont mis dehors, c'est elle qui a parlé. De sa voix rauque de fumeuse, elle disait à ma mère *Ta place n'est plus ici, tu n'es pas de notre monde.*

C'est quoi leur monde? murmure Léonor.

La famille de mon père c'est la médecine. Mon grand-père était neurologue, et mes tantes, qui n'ont jamais travaillé, à part Annette la cadette, ont toutes épousé des pontes en médecine.

Et ton père?

Mon père a commencé médecine, évidemment, mais il a tout arrêté après un stage à l'hôpital. C'est là qu'il a rencontré ma mère.

– Mais vu les circonstances, on pourrait peut-être ouvrir une bouteille de vin pour accompagner le dîner?

Ça c'est Annette. Elle, elle est gentille, mais elle n'a pas droit au chapitre puisqu'elle est la dernière. Son mari était avocat. Je dis était car il est parti, un ou deux ans avant la mort de mon père. Un jour, comme dans les films, il est descendu chercher des cigarettes et il n'est jamais remonté. Deux semaines plus tard, il a donné signe de vie, pour demander le divorce; il vivait avec une cliente de quinze ans de moins que lui, sur la Côte d'Azur. Alors Jean-Édouard, le gentil mari de Maryse, a engagé Annette comme secrétaire. On sauve l'honneur en famille dans le cluster.

Un bouchon saute, des bruits d'assiettes, la porte du four qui s'ouvre. Des verres s'entrechoquent.

– Allez! À notre petit séjour improvisé! Finalement c'est très bien cette épidémie, cela nous donne l'occasion de nous retrouver entre sœurs.

Elvira, t'as entendu? Elle a la voix qui monte dans les aigus, typique de l'alcoolisation.

– En espérant quand même qu'il n'y aura pas trop de décès.

Annette, la gentille qui pense aux autres mais tu vas voir, elle va se faire retoquer par la Maryse.

– Oui enfin, les gens qui vont y passer, c'est qu'ils n'auront pas fait attention, faudra pas qu'ils viennent se plaindre.



Elle me fait marrer Cruella! Sûr que les morts vont le regretter... Ah ah ah!

Arrête! Elles vont nous entendre.

– Et puis, il semblerait que les plus de 80 ans soient les plus touchés, la sélection naturelle en quelque sorte.

Elvira, elle va dérapier à tous les coups! Elles vont se péter la tronche et ça va dégénérer dans la connerie, on en a déjà assez entendu, viens on rentre dans la chambre.

– Est-ce qu'on en ouvre une autre, pour l'aérer je veux dire?

Qu'est-ce que je disais!

Léonor et Gauthier, sur la pointe des pieds entrent dans la chambre.

– Elle n'a jamais grincé cette porte car, avec mes cousins, on mettait de l'huile d'olive sur les charnières, comme ça, ni vu ni connu, du haut de l'escalier on écoutait tout ce qui se passait en bas.

– Comme aujourd'hui en somme.

Et alors quand ton père a abandonné la médecine, qu'est-ce qu'il a fait?

Jean-Baptiste Rochebarbier avait, depuis son plus jeune âge, une forte attirance pour la terre et les fleurs. Il rêvait d'être jardinier. Joli rêve d'enfant pour un enfant calme, réservé, jugé trop précieux. Mais voilà, son niveau scolaire pouvait lui permettre de poursuivre des études et dans la famille on embrassait une carrière en médecine, un point c'est tout. Il plia son rêve dans un coin de sa tête en se promettant qu'il achèterait une maison avec un grand jardin dès que ses moyens le lui permettraient.

À l'occasion d'un stage en orthopédie, il fit la connaissance d'Hélène Dutour, une délicate brunette aux yeux verts, hospitalisée pour une opération du genou. Les visites quotidiennes de l'interne à la patiente prirent doucement l'allure de « rendez-vous galants », une cour douce et pudique. Hélène n'était autre que la fille unique de Charles Dutour, rosiériste connu, propriétaire de belles parcelles à la sortie de la ville. Jean-Baptiste l'ignorait avant de tomber sous le charme de cette malade dont la table de nuit était toujours fleurie. C'est d'ailleurs en apprenant qu'une rose parme portait le nom d'Hélène que le jeune médecin comprit que, et la jeune fille, et son monde, allaient bouleverser le cours de sa vie.

Les deux jeunes gens se retrouvèrent à l'issue de l'hospitalisation et Jean-Baptiste, instantanément, se sentit chez lui dans les serres, sécateur à la main et pieds dans les bottes. En effet, dès sa deuxième visite, Charles Dutour l'avait pris par l'épaule, s'était adressé à lui comme à un fils, évoquant la reine des fleurs. En quelques semaines seulement, le jeune homme s'initia à toutes les étapes de la culture... des reines.

Jean-Baptiste, petit dernier d'une fratrie de trois sœurs soudées, au fort caractère, qui le considéraient et le manipulaient comme un poupon vivant, n'avait jamais trouvé sa place dans cette famille. Un père absent, son univers, sa vie, c'était la clinique; une mère caricaturale *femme de* obsédée par l'image de son corps qui vieillissait, son bronzage, sa garde-robe; Jean-Baptiste se laissa bien volontiers adopter par les Dutour.

Un soir d'octobre, il présenta Hélène et, sans surprise, reçut un accueil glacial. Les trois sœurs la jugèrent durant toute la soirée. Hélène portait un pantalon marine, droit, bien ajusté et un petit

pull en cachemire parme. Aux oreilles, de simples perles. La sobriété de sa tenue révélait une beauté simple. Les sœurs, elles, avaient sorti leurs tenues griffées et accessoirisé le tout d'un excès de bijoux. De la grande cuisine familiale où elles s'étaient retrouvées, des commentaires avaient fusé... et traversé le couloir. *C'est du Monoprix son cachemire, tu as vu les coutures?... Je n'ai pas vu de terre sous les ongles mais il doit y en avoir sous les mocassins... Elle n'a visiblement aucune conversation, remarquez, pour travailler dans les champs, faut pas avoir fait Saint-Cyr!*

Dès la première rencontre, l'affaire fut classée, le choix de leur frère ne leur convenait pas. Le jeune homme annonça deux mois après un mariage, où les Rochebarbier avaient absolument tenu à mettre les Dutour à genoux en imposant un luxe insolent à la soirée, qu'il arrêta ses études et rejoignait l'entreprise de sa belle-famille. Le rejet prit un tour irréversible.

– Il y en a plein la littérature des histoires comme ça, affirme Léonor.

– Ouais sûrement... Oh, écoute...

Gauthier ouvre la porte.

En bas du grand escalier, Maryse téléphone, le ton est cinglant. *Jean-Édouard, cela fait quatre messages que je te laisse. Tu n'avais pas de garde ce soir... Où es-tu? Avec qui? J'exige que tu me rappelles!*

Elle raccroche, fouille nerveusement dans son sac de voyage resté dans l'entrée, en tire une plaquette de comprimés.

– Oh, c'est bon ça... Viens, on va à la fenêtre de la chambre, j'ai entendu la porte du jardin s'ouvrir, il doit y en avoir une dehors.

Elvira est assise sur le banc de pierre. D'une voix pâteuse, sur un débit lent et chaotique, elle s'adresse à l'océan. *J'aime ton sac et ton ressac toi, youhou, tu me berces. Ooooooh tu me fais tanguer! Oh mais? Il pleut sur ma joue!*

– Elle est complètement pétéée.

– Où est la troisième à ton avis ?

– J'ai entendu la chasse d'eau trois fois, à mon avis le pinard est mal passé...

– Eh, dis donc! Dans le livre dont j'ai oublié le titre, il me revient que le clandestin surgissait d'un coup et collait une frousse monstre à tout le monde...

– Attends, j'ai mieux...

Gauthier monte dans la pièce du train.

Quelques minutes plus tard, la vapeur siffle, le passage à niveau sonne, les aiguillages claquent, dans le noir.

Annette sort des toilettes en s'essuyant le front. Elvira rentre, ses chaussures dans une main, un verre vide dans l'autre. Maryse s'agrippe au bouton en bois de la rampe d'escalier, son téléphone glisse de sa poche.

La tête en l'air, les trois femmes se tiennent figées en bas des marches. La vapeur siffle trois fois. La loco qui tirait des wagons de cailloux dérailla. C'est alors qu'enveloppé dans le drap blanc qui recouvrait le circuit, Gauthier sort de la pièce et déploie ses bras.

Les trois femmes attrapent leur sac et, poussant des cris d'effroi, se précipitent dans le 5008.

– Mars, c'est mon mois, j'ai dit!

